

COMPTES RENDUS

JIŘI NEUSTUPNÝ, *Studie o eneolitické plastice (Studies on the Eneolithic Plastic Arts)*, Prague, 1956, extrait du «Sborník Národního Muzea v Praze», vol. X, A — Historia, n° 1-2; 104 p., 12 pl.

Sur un total de plus de cent pages, le texte tchèque de cette importante étude due au directeur de la section d'antiquités du Musée National de Prague, occupe 16 pages, le résumé russe 7 pages et la version anglaise, complète, le reste de 80 pages.

L'auteur part de la constatation que dans le paléolithique supérieur la plastique utilise comme matière première le bois de cerf, l'os et la pierre, tandis que la plastique en argile est très rare en Tchécoslovaquie; on y a cependant découvert une série de statuettes, dont les plus surprenantes sont celles en terre cuite des stations gravettiennes de Dolni Vestonice et de Pavlov dans le Sud de la Moravie. A son avis, le fait que de telles statuettes n'ont pas été trouvées ailleurs est dû à la circonstance qu'on ne les cuisait pas, ce qui a empêché leur conservation. Dans le néolithique ancien du centre de l'Europe ainsi que dans d'autres régions, la plastique en terre cuite est assez fréquente; en échange, l'os, le bois de cerf et la pierre furent à nouveau utilisés pour des sculptures anthropomorphes. Après cette constatation d'ordre général, l'auteur passe en revue la plastique néolithique en pierre de l'Europe Centrale (la plupart des pièces provient de la Tchécoslovaquie et, à notre avis, il est douteux que ce soient là véritablement des figurines) et la plastique en os et en bois de cerf de la même région: il mentionne également un exemplaire provenant du centre de la France. Etant donné qu'elles doivent toutes être considérées comme des manifestations sporadiques et périphériques, on passe à la sculpture en os de Bulgarie et de Roumanie.

Pour l'époque néolithique, la majeure partie des figurines en os ont été découvertes dans des couches appartenant à la civilisation de Gumelnița; l'auteur connaît 21 stations en Bulgarie et 5 en Roumanie, où ont été faites de telles découvertes. Mais en réalité les stations roumaines où l'on a trouvé

de telles figurines en os (l'auteur préfère, presque constamment, recourir au terme «d'idoles») sont plus nombreuses, mais l'auteur ne les connaît pas toutes, certaines étant d'ailleurs inédites. D'autre part, les stations roumaines où ont été découvertes de telles figurines ne sont pas situées seulement entre Bucarest et le Danube, car des figurines plates en os ont été encore trouvées plus au Nord (p. ex. à Aldeni, au Nord de Buzău) et en Olténie (p. ex. à Sălcuța, ce fait constituant d'ailleurs l'un des éléments sur lequel nous nous fondons lorsque nous estimons que cette civilisation n'est qu'une variante olténienne de la civilisation de Gumelnița). Parmi les idoles plates en os (l'auteur ne s'occupe pas de ceux à forme prismatique), seules celles de facture primitive se rencontrent aussi hors des frontières de la civilisation de Gumelnița, mais en réalité, selon nous, elles sont tout à fait douteuses et nous estimons que la meilleure solution serait de les laisser de côté. Quant aux exemplaires bombés et à «longues oreilles» découverts d'abord à Gumelnița et que nous avons considérés comme étant des figurines, l'auteur montre que, étant donné qu'ils sont pourvus de trous latéraux, ils ont pu être utilisés comme des parures que l'on se cousait sur la poitrine. Cependant nous continuons d'estimer qu'il s'agit de figurines, car entre autres raisons, des parures pectorales n'auraient pas eu besoin de ces longues oreilles si difficiles à tailler dans une matière comme l'os bombé. Les archéologues Georghiev et Angelov, et récemment D. Berciu, les interprètent eux aussi comme étant des figurines. Bien entendu, ces figurines pouvaient fort bien être portées comme amulettes.

L'auteur passe ensuite en revue les différentes classifications proposées pour les figurines plates en os (Dumitrescu, Mikov, Gaul, Milojević et N. Petkov). Il estime que pour le moment toutes ces classifica-

tions typologiques doivent attendre leur confirmation stratigraphique, surtout que, à son avis, il n'est pas certain que les constatations stratigraphiques faites à Vidra au sujet des différents types d'idoles en os soient valables pour toute l'aire de diffusion de la civilisation de Gumelnița. D'ailleurs, dit-il, la Bulgarie participe plus tôt et plus amplement au progrès grâce à son voisinage avec le Sud, preuve la présence en Bulgarie des idoles anthropomorphes en pierre, qui manqueraient tout à fait en Roumanie. Il est vrai que N. ne pouvait pas connaître l'exemplaire en marbre de Pietrele (S.-O. de Bucarest) ainsi que celui récemment découvert à Cernavoda, car il sont inédits, mais cette réserve n'est plus valable, même si dans la vaste aire de diffusion de la civilisation de Gumelnița on peut déceler certaines différences locales. Les réserves de l'auteur au sujet de la classification de N. Petkov, fondée en premier lieu sur la décoration des figurines en os, sont tout à fait justifiées, ainsi que nous aurons nous aussi l'occasion de le montrer en détail lorsque nous reprendrons ce problème, car en ce qui concerne la plastique, la forme est l'élément essentiel tandis que l'ornementation est tout à fait secondaire. Étant donné que certains des chercheurs qui se sont occupés de ce problème font dériver les véritables figurines plates en os de celles en pierre, l'auteur passe à l'analyse des figurines néolithiques en pierre trouvées en Bulgarie (répétant encore que celles-ci ne se trouvent pas en Roumanie; v. plus haut), qu'il divise en deux groupes, en relevant la grande ressemblance de forme des idoles primitives en pierre (second groupe) avec celles en os. En admettant tout comme nous que ces idoles en pierre ne peuvent pas être séparées de la plastique de l'Égée et que leur origine méridionale se confirme dans une certaine mesure, N. fait une digression à propos de la « sculpture égéenne en pierre et en os » et mentionne les différents groupes régionaux ainsi que les opinions exprimées au sujet de l'origine de l'un ou l'autre type. Il met l'accent sur le fait que la sculpture égéenne a son point de départ dans l'anthropomorphisme et parvient à la schématisation conventionnelle et non pas inversement. En même temps, l'auteur affirme que les statuettes des Cyclades en pierre et de petites dimensions — bien connues et fréquentes, produites par des artisans étrangers d'après des modèles provenant de pays qui connaissaient la sculpture monumentale — ne dérivent pas de la plastique néolithique égéenne, mais imitaient une conception de la Méditerranée orientale et même de l'Égypte.

Continuant son enquête, N. discute les relations de la plastique des Cyclades avec la plastique du continent grec, il se livre à une analyse sommaire de la plastique en os et surtout en pierre de Troie et de l'Anatolie occidentale, pour s'arrêter ensuite plus longtemps, dans un chapitre spécial, aux idoles à plusieurs têtes — problème que nous avons naguère traité nous aussi au sujet d'une statuette de Rast, mais notre article n'étant paru que dans le fascicule 1-2/1956 de SCIV, Mr. Neustupný n'avait pu le connaître.

C'est pourquoi nous nous y arrêterons plus long temps.

Les idoles à deux têtes constituent un groupe spécial; des exemplaires en pierre sont connus en Anatolie, mais ils ont leurs parallèles céramiques en Chypre et dans le néolithique du Sud-Est de l'Europe. Ainsi que nous l'avons remarqué nous aussi, les découvertes des pièces de Cappadoce étaient malheureusement dépourvues de toute indication stratigraphique précise. Leur facture est exceptionnellement stylisée, étant au point de vue sculptural très proches de la conception anatolienne-occidentale des idoles « fiddle-shaped », avec de lointaines réminiscences du long cou des statuettes cycladiques. Une idole en terre cuite à deux têtes d'Assur, date de la troisième dynastie d'Ur, mais ne représente que la même pensée et non pas aussi une analogie de formes. D'après Bittel aussi, les meilleures analogies se trouvent en Chypre; l'idée fondamentale est la même, seule l'exécution est tout à fait différente, mais selon N. l'impossibilité de dater ces deux groupes d'idoles et de comparer leurs milieux archéologiques rend impossible l'établissement de relations entre elles; toutefois cette affirmation n'était que partiellement valable, étant donné que, ainsi que nous l'avons montré dans l'article mentionné ci-dessus, les fouilles de la mission suédoise en Chypre ont permis de préciser la position stratigraphique et chronologique des anciennes pièces bicéphales trouvées dans cette île. D'autre part, nous devons ajouter que les fouilles entreprises récemment à Kültépé par les archéologues turcs ont pu préciser la position stratigraphique des idoles en pierre, qui doivent être considérées postérieures aux figurines bicéphales de Chypre, du moment que la couche à laquelle elles appartiennent est contemporaine de la couche III d'Alışar.

Après avoir mentionné les autres découvertes de statuettes à deux têtes faites dans le bassin oriental de la Méditerranée, l'auteur passe aux découvertes de Grèce. Outre le fragment douteux, à deux têtes, de Rakhmani, N. s'arrête plus longuement sur une pièce provenant de Dimini, qui n'a pas encore reçu une explication satisfaisante. Il s'agit d'un objet en terre cuite pourvu d'une large base d'où s'élèvent trois longues « projections » parallèles, dont seule celle du milieu subsiste encore, les autres étant brisées à la base. Cet objet est interprété par N. comme étant une idole à trois têtes, ressemblant donc à certaines idoles de Kültépé par la manière dont sont modélés ces cous et les têtes. La position géographique de cette pièce (que nous n'avons pas prise en considération) est très importante, car elle se trouve à mi-chemin de la Méditerranée orientale et de l'Europe du Sud-Est. A Vinča, on connaît des statuettes à deux têtes. Sans l'avoir connu, Neustupný partage exactement le point de vue auquel nous nous sommes arrêté, à savoir que les statuettes à deux têtes de Vinča (et implicitement celle de Rast) ne peuvent représenter la mère avec l'enfant dans ses bras, ainsi que l'estimait Vassits, mais deux personnes du même âge, plus

probablement adultes, l'explication de Vassits n'étant valable que pour les statuettes portant réellement un enfant dans les bras. Même si l'exemplaire de Dimini nous paraît, dans une certaine mesure, incertain quant à son interprétation comme idole tricéphale, les conclusions de N. touchant l'explication des statuettes bicéphales de Vinča (et de Rast) coïncident entièrement avec celles formulées par nous.

Passant aux sculptures en pierre de Thessalie et de Macédoine, N. adopte à juste titre l'opinion que les statuettes à long col sont une imitation directe de celles des Cyclades. A propos des idoles à corps d'argile stylisé et à tête en pierre (qu'il circonscrit à la III^e période thessalienne), N. rappelle les idoles de pierre, de forme relativement semblable, trouvées en Tchécoslovaquie, dont la tête (maintenant brisée) était modelée dans la même masse que le tronc, et non séparément, pour être ensuite fixé au corps, de sorte que la ressemblance ne se rapporte qu'à la forme du corps et aux bras étendus horizontalement. Nous sommes surpris que l'auteur, dont la documentation est très abondante, ne connaisse et ne mentionne à cet égard la statuette de type thessalien de Gumelnița, publiée par nous il y a 15 ans («Dacia», VII–VIII, p. 97–102), laquelle constitue encore une preuve des relations génétiques de la plastique néo-énéolithique de Roumanie avec la plastique du Sud, thèse également partagée d'ailleurs par N. En ce qui concerne ce que l'on appelle les «pebble-idols», dispersés en Thessalie, en Macédoine, en Serbie et à Troie, l'auteur considère que leur forme est trop simple pour indiquer l'existence de rapports certains. Il est vrai que les pièces très simples ne doivent pas être considérées à tout prix comme des «idoles», mais certaines, celles de Troie surtout, ne peuvent pas être éliminées de cette catégorie.

Au chapitre suivant, l'auteur revient sur l'origine et les rapports des idoles en pierre et en os de la civilisation de Gumelnița. En dépit de certaines différences existant entre les statuettes de pierre de la civilisation de Gumelnița (plus spécialement l'absence du long col) et celles des Cyclades, l'auteur s'arrête avec raison à la conclusion que les premières sont des produits locaux ayant subi l'influence des relations avec les Cyclades. Au sujet des statuettes en os, après une série de considérations auxquelles nous ne pouvons pas nous arrêter ici, N. reconnaît qu'il est difficile de leur trouver un prototype plus proche que les statuettes représentées «debout» des Cyclades, tandis que d'autres éléments paraissent avoir été empruntés à la Crète ou à d'autres régions du monde égéen. Nous estimons cependant que l'hypothèse que nous avons formulée jadis — à savoir que les figurines en os de la civilisation de Gumelnița ayant le corps divisé en trois parties imitent directement les exemplaires en marbre trouvés dans l'aire d'expansion de la civilisation de Gumelnița — reste valable, même si jusqu'à ce jour la position stratigraphique de la plupart de ces dernières n'a pas encore été précisée. A leur tour, les statuettes en pierre de la civilisation

de Gumelnița peuvent être considérées dérivées des exemplaires plus anciens de la civilisation de Hamangia (Dobrogea) qui ont été sûrement inspirées par des modèles des Cyclades. A ce point de vue nous nous séparons de N., pour qui les statuettes en pierre d'une part et les figurines en os de Gumelnița d'autre part ont des similitudes et une affinité indirecte, car elles dériveraient, d'une manière indépendante, des statuettes des Cyclades. Il admet cependant la priorité, du moins théorique, des figurines en pierre par rapport à celles en os, quand il rappelle — d'après Georgiev — que le groupe ancien de statuettes en pierre de la civilisation de Gumelnița doit être daté de la première moitié du troisième millénaire, tandis que le groupe plus récent et les figurines en os dateraient de la seconde moitié du même millénaire. A notre avis ces dates sont trop reculées, car rien ne nous donne le droit de placer la phase Gumelnița A avant l'an 2700 avant notre ère; quant à la phase Gumelnița B, riche en figurines en os, elle a dépassé, dans sa partie finale, le seuil du II^e millénaire avant notre ère. Ce n'est que l'exemplaire en marbre de Cernavoda, appartenant à la civilisation de Hamangia, qui peut être daté de la première moitié du III^e millénaire.

«Les sculptures en pierre et en os trouvées en dehors des frontières du territoire de Gumelnița», tel est le titre d'un autre chapitre, qui commence par passer en revue ce que l'on appelle les figurines en os à «tête» perforée au milieu et munies d'une série d'entailles latérales, censées représenter la multiplication des bras et résultant du fait que leur signification originelle s'était perdue. Mais, nous le répétons, il n'est pas du tout certain que ces pièces — qu'elles proviennent de Macédoine, de Grèce, d'Ukraine, de Hongrie, d'Allemagne ou même, bien entendu, de l'aire de diffusion de la civilisation de Gumelnița de Roumanie et de Bulgarie — représentent des figurines-idoles. Par conséquent, une étude dont les conclusions ne peuvent reposer que sur des figurines sûres doit les laisser de côté. De toutes les pièces discutées ici, la plus proche des figurines en os appartenant avec certitude au type Gumelnița, est une pièce d'Asine, mais Frödin et Persson ont montré avec raison que, en dépit de cette ressemblance, c'est là plutôt un objet d'usage courant (une épingle à cheveux) imitant les «peignes préhistoriques, connus d'Égypte». Neustupný s'arrête cependant à la conclusion que non seulement les pièces d'Asine et de Kritsana, mais aussi celles de l'établissement de Troie I ne peuvent pas avoir des origines différentes et ont par conséquent été imitées d'après la forme des idoles de la civilisation de Gumelnița.

Après cela, l'auteur passe aux «influences exercées par la sculpture de Gumelnița sur l'Europe Centrale» et, dans cet ordre d'idées, il cite la figurine en os de Turdaș (qui a cependant une toute autre forme) et les spatules en os de Vinča, Turdaș, etc. considérées (sans raison) comme des idoles également, pour rappeler ensuite certaines pièces de Hongrie, de Koszylowce, de Bilcze Zlote et de Vychvatincy

(U.R.S.S.), etc., et s'arrêter aux sculptures en pierre trouvées à l'extérieur du territoire de la civilisation de Gumelnița. Avant de suivre l'auteur dans cette recherche, il faut nous arrêter plus attentivement aux affirmations se rapportant à ces prétendues statuettes en os, trouvées en dehors de l'aire de la civilisation de Gumelnița. Tout d'abord, on doit faire une observation de principe: en partant d'un type précis (une figurine dans le cas présent), on peut aboutir par une série de « concessions » formelles à un type n'ayant plus qu'une vague ressemblance générale avec l'objet caractéristique, auquel il peut ne plus se rattacher que par l'intermédiaire de nombreuses variantes. Mais dans le cas présent, rien ne nous prouve que les deux extrémités de cette « série » typologique aient vraiment quelque rapport entre elles. Aussi nous paraît-il plus méthodique de ne prendre en considération que les pièces qui réunissent un minimum d'éléments caractéristiques du type d'objet qu'elles devraient représenter. En l'espèce, de tous les objets en os à silhouette plus ou moins proche de celle des figurines en os de Gumelnița, seule celle d'Asine pourvue de deux trous (yeux) à la tête, outre les entailles latérales, pourrait — théoriquement — représenter une figurine de type Gumelnița. Toutes les pièces à un seul « œil » ne sont que des pendentifs (ou même des épingles à cheveux!) et pour ces pièces il n'existe aucun motif sérieux permettant de les considérer comme des figurines dérivées du type Gumelnița. Même si c'étaient des pendentifs-amulettes conçus éventuellement pour symboliser le corps humain (ce que nous ne croyons pas), nous n'avons pas de raison pour les considérer comme imités d'après les figurines du type Gumelnița. Quant aux spatules de Vinča, de Turdaș, etc. (et même celles de la civilisation de Gumelnița), même si à un moment donné nous avons été nous-mêmes portés à leur attribuer quelque relation avec les figurines, nous avons renoncé à cette interprétation. Les pièces de Bilcze Złote — imitations ou non, en os, de poignards de bronze, comme le croyait Hadaczek — ne sont en aucun cas des figurines en os analogues à celles de la civilisation de Gumelnița, comme les considère Tatiana Passek. L'exemplaire de Sabatynovka est — tout comme les pièces méridionales mentionnées — un pendentif-amulette, et même s'il a sur le corps des points décoratifs, il n'est pas du tout certain qu'il pourrait représenter une idole, comme le pense le même auteur. D'ailleurs, le fait lui-même que cette pièce appartienne à « la phase Tripolje la plus ancienne » — c'est-à-dire à la phase Precucuteni — la rend encore plus suspecte à ce point de vue. En ce qui concerne le pendentif en os de Vychvatincy, considéré à juste titre comme pendentif par T. Passek aussi et classé par Neustupný parmi les « idoles » en os, sa situation me paraît exactement la même que celles des autres exemplaires indiqués plus haut. D'autre part, avant de discuter le problème de la figurine en os de Koszyłowce, d'une tout autre forme et permettant d'établir d'autres rapports, nous devons nous arrêter encore un peu.

Si l'on considère que toutes ces prétendues figurines en os, trouvées au Sud, Sud-Ouest, Nord et Nord-Est de l'aire d'expansion des véritables figurines en os du type Gumelnița représentent des imitations de ces dernières, on oublie un fait essentiel, à savoir que pour accepter ce point de vue nous devrions admettre implicitement que ce serait le seul domaine où les civilisations voisines auraient imité une forme typique de la civilisation de Gumelnița, ce qui n'est pas du tout naturel. L'unique élément que l'on pourrait ajouter aux figurines, et auquel se réfère également N., seraient « les cornes de consécration ». Mais celles-ci aussi ont pu parvenir plus loin par une autre voie et non par l'intermédiaire de la civilisation de Gumelnița. Car telle que nous connaissons cette civilisation, rien ne nous autorise à affirmer qu'elle aurait pu constituer un centre puissant d'irradiation culturelle en transmettant certaines de ses propres formes même à des régions bien plus avancées à tous les points de vue, y compris celui de la plastique. Bien au contraire, la civilisation de Gumelnița est redevable pour beaucoup de ses formes, et plus particulièrement pour la plastique, aux civilisations bien plus avancées du Sud, et elle n'a pas joué le rôle de transmetteur des formes et des conceptions culturelles.

Pour en revenir à la figurine en os de Koszyłowce, dont le corps relativement carré porte un long col et une petite tête ronde, nous aurions beau forcer la note, que nous ne trouverions aucune ressemblance, même lointaine, avec les figurines d'os de la civilisation de Gumelnița, du type étudié par l'auteur. Et on ne peut même pas dire qu'elle ressemble en général aux statuettes d'argile de la civilisation de Cucuteni-Tripolje, même s'il existe des ressemblances avec certains exemplaires isolés. Le rapprochement le plus exact que l'on puisse signaler pour cette pièce est une figurine en feuille de cuivre, du type de l'Anatolie et des Cyclades dit « en violon », provenant de Trușești et encore inédite. C'est encore dans la même direction, c'est-à-dire vers les idoles anatoliennes « en violon » que s'orientent les ressemblances que l'on peut établir pour « l'idole » de Złota-Sandomierz (Pologne), et il est clair que — s'il s'agit vraiment d'une idole — le rapprochement fait par Zurowski avec les idoles troyennes pourrait être exact, surtout après la découverte de nombreux exemplaires de figurines « troyennes » en terre cuite du même type à Hăbășești et Trușești en Moldavie. En ce qui concerne les idoles en pierre, etc., du Nord et du Nord-Ouest, même si les différents détails d'exécution rappellent les idoles en os de Gumelnița, nous ne croyons pas — pour les motifs déjà indiqués — qu'il faille les mettre en rapport avec ces dernières.

Au sujet des « idoles en pierre de l'Europe Centrale » (p. 68—71), on doit remarquer que Neustupný admet une relation typologique entre l'idole « à deux têtes » d'Ostopovice (Tchécoslovaquie) et les idoles de Vinča, par l'entremise desquels ce type a été transmis du Sud-Est de la Méditerranée et de l'Asie Antérieure. En second lieu, pour les motifs

indiqués plus haut concernant beaucoup de ces soi-disant idoles en os, nous croyons qu'il n'est pas absolument certain que la pièce de Syrau soit une « idole » et d'autant moins qu'elle imite un type propre à la civilisation de Gumelnița. En même temps, nous devons avouer que presque toutes les « idoles » en bois de cerf analysées au chapitre suivant (p. 71—74) nous paraissent assez douteuses. Mais même si toutes les pièces décrites comme telles ont été des figurines, il ne nous est pas possible de souscrire à la conclusion « qu'elles démontrent une puissante irradiation de la sculpture en os de Gumelnița dans les régions voisines », ni à la forme atténuée sous laquelle cette conclusion est formulée au chapitre suivant qui suggère une diffusion graduelle, de seconde main, donc successive (p. 79).

Passant au problème du style et de la technique des sculptures en pierre et en os, l'auteur fait l'observation exacte que, à mesure que nous nous éloignons de l'Égée, la plastique est plus stylisée, ce qui autorise la conclusion que c'est là que doit être recherchée l'origine idéologique de la plastique énéolithique et « peut-être » également celle des formes. En ce qui nous concerne, nous ne croyons pas que ce « peut-être » soit nécessaire, sauf si l'on songe à en rechercher l'origine formelle et idéologique plus vers l'Est, en Anatolie et dans le reste de l'Asie Antérieure, mais dans aucun cas pour chercher une origine indépendante au point de vue des formes pour les pièces du Sud-Est de l'Europe, qui ont effectivement le droit d'être considérées comme des figurines (ou des « idoles ») : tous les types essentiels de la plastique énéolithique du Sud-Est de l'Europe, indifféremment de la matière ayant servi à leur production, sont d'origine est-méditerranéenne et asiatique.

Au chapitre relatif au « problème des cultes préhistoriques » (p. 80—90) l'auteur discute d'une manière détaillée la signification de toutes les représentations plastiques anthropomorphes de l'Égée et de l'Europe du Sud-Est, admettant que la majeure partie des sculptures de l'Égée doivent être interprétées en tenant compte du culte fondamental de la Méditerranée orientale, culte dont l'idée de la fertilité était le facteur principal, encore que — selon N. — il ne serait pas possible de parler d'un monothéisme ou d'un dualisme égéen. En général, la sculpture en pierre et en os de la civilisation de Gumelnița appartient à la même sphère d'idées que la plastique contemporaine en argile, c'est-à-dire à l'idée de la fertilité. C'est pourquoi, selon l'auteur, nous devrions considérer les « idoles » de Gumelnița plutôt comme des instruments de culte que comme des images de la divinité ou de la déesse de la fertilité, cette personnification moderne d'une idée du culte au III^e millénaire avant notre ère. Ainsi les figurines en os pourraient être considérées comme des « ex voto ». Mais il nous semble que dans l'éventualité, assez probable, que beaucoup d'entre elles (et peut-être même les pièces en argile) étaient portées comme amulettes, leur utilisation se rattachait aussi à l'idée de l'image de la divinité

tout comme de nos jours les petites icônes. Quant à vouloir résoudre le problème des éventuelles différences sociales existant entre ceux qui utilisaient des figurines d'une matière ou d'une autre et aussi entre ceux qui avaient des figurines primitives et ceux qui possédaient des figurines réellement anthropomorphes, nous croyons que ce serait aller trop loin. Avant de clôturer ce chapitre, l'auteur s'arrête de nouveau et assez longuement aux idoles à deux (ou à plusieurs têtes, en formulant d'érudition les mêmes conclusions auxquelles nous nous sommes également arrêté, ainsi que nous l'avons déjà montré. La seule réserve que nous ferions porte de nouveau sur le rôle de transmetteur des idées méridionales que l'on attribue à la civilisation de Gumelnița, car nous sommes plutôt enclin à croire que ce rôle doit être attribué aux civilisations situées sur la grande artère de circulation culturelle du Vardar et de la Morava.

Au chapitre final, qui a trait à des problèmes de chronologie (p. 91—103), l'auteur formule la conclusion que — si les Cyclades doivent être considérées comme le point de départ de la diffusion des idoles en pierre — la date de tous les idoles en pierre doit être tout au plus fixée entre l'an 2600 et l'an 2000 avant notre ère. Entre ces limites, la période allant de l'an 2300 à 2000 lui paraît la plus probable pour « l'expansion du culte » des Cyclades à la civilisation de Gumelnița, bien que nous préférions en fixer le début à une date plus reculée, surtout en tenant compte de l'exemplaire de Cernavoda, qui appartient à une civilisation de beaucoup antérieure à celle de Gumelnița. Quant à la datation de la civilisation de Gumelnița et de ses différentes phases, il nous semble que l'auteur a entièrement raison d'affirmer que la date finale de la civilisation de Gumelnița A doit être située après l'an 2400 (date à laquelle s'est arrêté Milojević). D'ailleurs la chronologie de Milojević concernant la civilisation de Gumelnița a besoin de sérieuses rectifications, et l'on doit surtout renoncer une fois pour toutes à la prétendue phase C, qui n'existe pas ! D'après ce que l'on connaît jusqu'à ce jour, la civilisation de Gumelnița comprend trois phases d'évolution. Qu'on les dénomme A1, A2, et B ou encore I, II et III, il n'a jamais existé comme telle ce que l'on a essayé de créer artificiellement comme une phase C. D'autre part, s'il est vrai que la phase B ne s'est pas développée aussi dans la zone méridionale de l'aire de diffusion de la civilisation de Gumelnița — à cause des civilisations méridionales de Sv. Kirilovo-Veselino qui a pris sa place — cela ne signifie pas que dans son aire septentrionale la phase Gumelnița A aurait dû finir en même temps, c'est-à-dire à une date trop reculée. Jusqu'à une nouvelle étude complète de cette question, la date de 2200 à laquelle s'est arrêté N. paraît assez vraisemblable, encore qu'on ne doive l'accepter que sous bénéfice d'inventaire. Toutes les autres pièces trouvées sur le continent européen et discutées dans l'étude que nous venons d'analyser se situent dans la seconde

moitié du III^e millénaire et dans le premier quart du II^e, ce qui dans les grandes lignes correspond aussi avec la datation de la civilisation de Gumelnița.

Bien entendu nous n'avons pas relevé, dans le présent compte rendu, de nombreuses observations de l'auteur qui, sous un titre assez dénué de prétentions, traite complètement (à de très rares omissions près) toutes les apparitions plastiques en os et en pierre trouvées dans le Sud-Est de l'Europe et en Europe Centrale et se rattachant, comme nous l'avons vu, à la plastique de la Méditerranée orientale et de l'Asie Antérieure. Et quoique, ainsi que cela résulte

de nos observations, nous ne soyons pas toujours d'accord avec les points de vue adoptés par Neustupný, cela n'amointrit en rien la valeur de son étude. Bien au contraire, la richesse de l'information, le soin exhaustif avec lequel sont énoncés les problèmes traités, la justesse de l'analyse de tous les éléments de ces dernières, ainsi que celle d'une bonne partie des conclusions auxquelles s'arrête l'auteur, en font une étude que l'on devrait avoir constamment en vue chaque fois que seront discutées les différentes questions de la plastique néolithique du Sud-Est européen.

VLADIMIR DUMITRESCU

ARAM M. FRENKIAN, *L'Orient et les origines de l'idéalisme subjectif dans la philosophie européenne*. T.I. *La doctrine théologique de Memphis (L'inscription du roi Shabaka)*. Paris-Bucarest, 1946, 168 p., 16°.

Sous ce titre quelque peu long mais sans doute inévitable, M. Aram Frenkian, professeur à l'Université de Bucarest, publie les premiers résultats de ses recherches sur un sujet qui ne manque ni d'intérêt, ni, il faut le dire, d'actualité. On sait qu'après une première période où la dépendance de la philosophie grecque par rapport aux doctrines mystiques et théologiques du Proche et même de l'Extrême-Orient était unanimement admise, sur la foi des Grecs eux-mêmes, une sorte d'accord s'était établi au cours du XIX^e siècle, tendant à minimiser l'influence que ces doctrines auraient exercée sur la pensée grecque aux différents stades de son évolution. De nos jours, sans tomber dans les exagérations d'un Röth et d'un Gladitsch, des chercheurs aussi avertis qu'Alexandro Chiappelli et Richard Reitzenstein, sans oublier Bidez et Franz Cumont, ont puissamment contribué à réviser l'opinion courante, en accumulant les indications sur les points où la science et la philosophie hellènes s'avèrent tributaires des civilisations orientales, et notamment des civilisations babylonienne et iranienne. Parallèlement, l'interprétation toujours plus approfondie de certains textes égyptiens, antérieurs aux premiers monuments de la pensée ionienne, a remis en discussion les emprunts faits par les philosophes grecs aux théologiens de la vallée du Nil et qui, sans être aussi importants qu'on l'admettait au commencement du siècle dernier, sont pourtant loin d'être négligeables.

C'est précisément à ce dernier aspect du problème qu'est consacré le 1^{er} tome du livre de M. Frenkian, — le seul paru jusqu'à ce jour, — et dont le sous-titre fait ressortir clairement le contenu. Sans être absolument nouveau, — puisqu'aussi bien la pierre sur laquelle il est gravé est entrée au British Museum en 1805, — le document dont l'analyse sert de point de départ au savant roumain n'a été correctement interprété que dans les premières années de notre siècle, par James Henry Breasted d'abord, ensuite par toute une série d'égyptologues, parmi lesquels je me con-

tenterai de nommer Gaston Maspéro, Adolf Erman, Hermann Junker et Kurt Sethe. Des trois parties qui le composent, — un récit dramatique de la légende d'Osiris et d'Horus, un commentaire de ce récit par un prêtre de l'époque memphite et un exposé théologique aux termes duquel les dieux du panthéon égyptien seraient des hypostases ou des rejetons de Ptah (respectivement divisions A, C et B de l'édition Erman), — c'est cette dernière qui retient l'attention de M. Frenkian, qui la soumet à un examen attentif et qui croit y reconnaître les premiers balbutiements d'une doctrine philosophique riche d'avenir, celle précisément qu'il appelle « idéalisme subjectif ». Ce qui, selon lui, constituerait « le point capital » de la doctrine memphite, ce serait « l'analogie entre la manière dont est produite l'action humaine et l'action créatrice divine ». De même que chez l'homme les organes des sens font parvenir au « cœur » (siège de la pensée, au jugement des Égyptiens) les sensations qui permettront à celui-ci de prendre des décisions proclamées ensuite par « la langue », de même « la décision du cœur et l'ordre de la langue de la Divinité se transforment immédiatement en actes créateurs, en réalités créées » (p. 80-81).

Cette première constatation, en apparence insignifiante, permet à M. Frenkian de ranger la doctrine égyptienne de la Création dans la catégorie des créations *ex nihilo* ou magiques, en d'autres termes des créations dont le point de départ est le néant. Elle en constitue même la forme la plus élevée, celle qui opère à l'aide de paroles proférées par la bouche du dieu créateur. On sait qu'elle se rencontre également dans le poème babylonien de la Création, *Enūma eliš*, et j'ai à peine besoin de rappeler que c'est toujours par le commandement ou la parole qu'a lieu la création du monde au début du livre de la *Genèse*. Or, il suffit de réfléchir à ce que les Grecs de l'époque classique se sont montrés hostiles à l'idée d'une *cosmopoïie* à partir du néant, pour arriver à la conclusion que leur philosophie, à ses débuts, s'est développée